Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 110 (1965)
Heft: 10

Artikel: Les petits carnets des grands chefs : à propos des cahiers du maréchal Fayolle (1914-1919)
Autor: Charbonneau, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343266

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

110e année | No 10 | Octobre 1965

REVUE MILITAIRE SUISSE

Direction-Rédaction: Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint: Colonel EMG **Georges Rapp**
Administration: Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S.A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. 10-5209)
Annonces: Publicitas S.A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: **Suisse:** 1 an Fr. 14.—; 6 mois Fr. 8.—
Etranger: 1 an Fr. 17.—; 6 mois Fr. 9.—
Prix du numéro: Fr. 1.50

Les petits carnets des Grands Chefs

A propos des Cahiers du Maréchal Fayolle (1914-1919)

La maison d'éditions Plon a publié au printemps 1965 les *Cahiers secrets de la Grande Guerre* du Maréchal Fayolle, cahiers que présente et annote M. Henry Contamine [1].

D'une manière générale, la divulgation de tels carnets ne grandit pas leurs auteurs: la vie au jour le jour d'un Grand Chef n'est pas autre que celle du plus modeste de ses subordonnés; selon les tempéraments et les circonstances, elle est faite d'enthousiasmes ou emballements parfois puérils, de petites déceptions qui seront oubliées le lendemain, de jugements sévères sur tel ou tel chef ou collègue et que les événements ultérieurs infirmeront, de petites préoccupations d'ordre familial ou domestique sans intérêt pour autrui.

Parfois, pour le rédacteur, il ne s'agit que d'un simple mémento. Est-ce le cas pour le Maréchal Fayolle? On pourrait le penser, car dans ses notes il n'y a aucune recherche de style, et surtout, tout au long de ces six cahiers, on trouve

[1] Les commentaires de ce dernier sont fort utiles et pertinents, mais ils auraient gagné à être plus nettement détachés du texte même du Maréchal, avec lequel il arrive qu'on les confonde. Il eût été préférable qu'ils figurent en italiques.

chaque mois toute une comptabilité personnelle sans aucun rapport avec les opérations militaires [1]. Cependant, Fayolle reconnaît avoir communiqué ses cahiers à Henry Bordeaux au printemps 1918, peut-être dans un moment d'aigreur contre ses chefs ou ses camarades, et celui-ci a écrit lui-même à ce sujet: *Il n'y en a pas long, mais ça porte... les militaires sont sévères entre eux..., tout comme les gens de lettres.*

Que l'auteur ait ou non envisagé que son texte pourrait un jour être publié, il convient de noter tout d'abord l'avertissement de M. Henry Contamine, qui signale chez lui « une certaine candeur dont pourrait sourire le lecteur d'une génération éloignée ou d'une catégorie d'esprits fermés à la tradition militaire et catholique.» Certes, cette candeur se traduit par des remarques assez inattendues: *J'ai trouvé aujourd'hui un trèfle à quatre feuilles* ou encore *quel bon tour notre aumônier a joué au curé de* X, et surtout par de constantes réflexions que lui inspire sa foi religieuse, très profonde: il établit volontiers une corrélation entre tel ou tel succès de nos armes et l'intervention de la Sainte-Vierge ou du Sacré-Cœur, dont c'est précisément ce jour-là l'une des fêtes, et il est de ceux pour qui les forces spirituelles jouent un rôle éminent dans la bataille.

Mais cette candeur, si respectable soit-elle, me paraît quelque peu teintée de malignité, d'un esprit de critique systématique, d'une véritable jalousie à l'égard de chefs ou de collègues, d'un parti-pris évident à l'égard de certains. Fayolle est un faux « modeste »: un timide peut-être, que ses convictions religieuses nettement affirmées, ont sans doute éloigné des hauts commandements à l'époque néfaste des « fiches », et qui par contre a vu s'élever des chefs médiocres, mais francs-maçons et politiciens. Ses carnets sont souvent l'exutoire d'une longue rancœur rentrée.

[1] A titre documentaire on notera que le traitement mensuel du général Fayolle oscillera, selon le grade, avec toutes les indemnités comprises, de 2560 à 5802 francs (germinal), dont il adressait de 1000 à 2000 à sa famille. En dehors des frais de popote — relativement élevés à cause des passages de grands Chefs — les dépenses de chaque mois étaient minimes: coiffeur 1 fr. 30, ordonnance 20 fr. etc.

Sa carrière a d'ailleurs été honnête et laborieuse, mais sans éclat: il est né trop tard — en mai 1852, au Puy — pour pouvoir acquérir l'expérience, si faible fût-elle, recueillie sur les champs de bataille de 1870-1871 par les Castelnau, les Joffre, les Gallieni. Sorti de Polytechnique en 1875, il ne quitte les régiments d'artillerie que pour entrer à l'Ecole Supérieure de Guerre, puis plus tard y professer. Son commandement le plus important est celui d'une brigade d'artillerie à Angoulême et à Vincennes. Il n'a pas de contacts prolongés avec les cadres et les troupes des autres armes, et, bien sûr, ne cherche pas à servir outre-mer, ce qui, on le verra, eût constitué pour lui une déchéance. En mai 1914, atteint par la limite d'âge des généraux de brigade, il se retire à Clermont, et son départ de l'armée passe inaperçu.

C'est une brigade d'infanterie de réserve dont cet artilleur prend le commandement au début de la guerre de 1914, et voici qu'il terminera cette dernière comme commandant d'un groupe d'armées, recevra la médaille militaire et le bâton de Maréchal de France, et sa statue s'élèvera à l'ombre du Dôme des Invalides où dorment les plus illustres capitaines, et face à celle d'un grand seigneur, Gallieni. Ce retour de fortune est-il immérité? Nullement. Cet hommage de la nation a été mérité par ce soldat probe, appliqué, qui tour à tour commandant de brigade, de division, de corps d'armée, d'armée, de groupe d'armées, dans maintes batailles offensives ou défensives sur les fronts de France et d'Italie, a vécu ou du moins connu toutes les misères, toutes les souffrances du « poilu » dans la tranchée, et a eu aussi les responsabilités les plus lourdes d'un chef.

C'est pourquoi il y a fort à glaner dans les cahiers du Maréchal Fayolle. Ceux-ci projettent de vives lumières sur la mentalité et les conceptions de la plupart des grands chefs de cette époque, et même si les appréciations formulées sont parfois erronées ou exagérées, on y trouve de précieux enseignements qui n'ont pas qu'un intérêt historique, — car, faut-il le rappeler, même à l'âge de l'électronique et des

armes nucléaires, les grands principes de la guerre sont immuables.

Donc, lecture instructive, mais, à cause même des outrances de l'auteur, parfois pénible, et même crispante. Débarrassons-nous tout de suite de cet handicap: après avoir marqué ce qui dans ces cahiers me cause un véritable malaise, et souvent même me scandalise, je serai plus libre pour souligner tout ce qu'ils apportent de salutaire et de constructif.

* * *

Peu de grands chefs de la guerre 1914-1918 ont été épargnés dans *les Cahiers du Maréchal Fayolle.* Weygand est désigné deux fois, mais sans commentaire défavorable: sans doute était-il alors un trop petit poisson. Gallieni n'est pas nommé, en dépit de son rôle éminent à la bataille de la Marne (il est vrai que Fayolle n'y a pas participé) ou comme ministre de la guerre, mais ce colonial n'intéressait sans doute pas celui-ci. Quant à Lyautey, nommé fin 1917 ministre de la Guerre, *sa personnalité est un peu inquiétante* (30 décembre 1916).

La plupart des autres en prennent, comme on dit vulgairement, pour leur grade. Joffre est relativement respecté, à cause « *de sa volonté et de son estomac* », mais dès le 22 novembre 1914 on lit à son sujet: *Guerre misérable, sans envergure dans les idées. Joffre n'est pas un grand homme, tant s'en faut. C'est un organisateur, soit. Un caractère, soit encore. Mais pas un général... Nous avons une armée acéphale.* Plus tard, et notamment avant l'offensive de Champagne de septembre 1915, il raille les ambitions excessives du généralissime qui (12 septembre) pense atteindre d'un seul élan Douai et Valenciennes, et (21 septembre) jusqu'à la Meuse. Il critique encore son indécision lors de la bataille de la Somme de 1916. *Veut-il oui ou non percer?*, et note combien il se trouve *désemparé* après l'insuccès de chaque offensive.

Foch est l'une des têtes de turc de Fayolle qui, dès le 30 août, l'appelle *le capitaine Fracasse.* Il lui reconnaît du

caractère, mais *plus de caractère que de talent, une valeur moins intellectuelle que morale,* ne sachant que répéter ces mots: *Attaquez, attaquez.* C'est le général Vorwärts, qui ne tient compte *ni du temps, ni de l'espace, ni des possibilités* (26 juin, 22 et 25 juillet 1915). Mêmes diatribes pendant la préparation et l'exécution de la bataille de la Somme. De plus, c'est un *roublard* (l'expression revient à deux reprises), et il n'a jamais pu s'entendre avec aucun de ses généraux. Plus tard, dans les moments tragiques de 1918, devenu généralissime interallié, Foch est braqué contre Pétain, généralissime français: Fayolle reconnaît toutefois que c'est à lui qu'on doit la volonté de forcer l'ennemi par des offensives successives: *Ce n'est pas qu'il ait organisé cette série de victoires, mais il a ordonné de se battre.* Mais quel orgueil! Fréquemment l'auteur des Cahiers revient sur ce jugement qui peut être synthétisé par cette phrase écrite le 14 mai 1919, au lendemain de la *réception grandiose que Mangin lui a réservée à Mayence. Quant à Foch, il devient inconvenant. Il est convaincu qu'il a tout fait... Je ne suis pas éloigné de penser qu'il se croit l'élu de Dieu, après le Kaiser.*

Pétain n'est pas davantage épargné. Colonel au début des opérations, il est mis à la tête du 33e C. A. dans les premiers jours de novembre, et Fayolle, qui commande une division, reconnaît qu'il est *le meilleur, froid, calme, résolu, très dur d'ailleurs,* mais bientôt apparaît sous sa plume cette appréciation qui pendant quatre ans revient comme un leitmotiv: *Pétain se gobe avec une inconscience admirable,* et voici même une phrase (5 janvier 1917) qui, à la lueur des événements historiques de la deuxième guerre mondiale, prend une saveur presque tragique: *Visite à Verdun avec Pétain. Au dîner arrive Clemenceau. Pétain se croit un grand homme; il raconte sérieusement que la République a peur de lui. Clemenceau doit comploter avec lui.* Mais c'est surtout en 1918 que les critiques pleuvent sur le généralissime des armées françaises, et surtout par opposition à Foch. *Il n'a toujours pas de plan* (1er avril), on pourrait le croire *défaitiste*

(30 avril), il est *désespérant par son manque de confiance* (12 juin), et à fortiori le 16 juillet, puisqu'il décommande la contre-offensive Mangin-Degoutte, que Foch heureusement va aussitôt réordonner. Le 22 juillet, en dépit du rétablissement des Français au nord de la Marne, Pétain paraît *désenchanté*, et par contre il exulte le 24 en apprenant son élévation à la dignité de Maréchal de France. Mais gare! le nouveau dignitaire fait sa propre apologie *Pourvu que le démon de l'orgueil ne s'empare pas de lui.* Après la victoire, Fayolle écrira « Son attitude m'a laissé perplexe. La paix ne paraît pas le préoccuper outre-mesure.»

Les Cahiers ne sont pas plus tendres pour la plupart de ses collègues. Il en est que l'auteur ne porte pas dans son cœur à cause de leurs amitiés politiques, comme Sarrail, et surtout Guillaumat *féroce dans son habileté* et qui a *des affidés à la Présidence, au Ministère, dans la presse,* etc... On est plus étonné de la hargne de Fayolle à l'égard d'un chef, Debeney, victorieux le 8 août 1918 en cette bataille de l'Arre qui, selon Ludendorff, a sonné le glas de l'armée allemande, — et par surcroît qui a plus tard laissé comme commandant de l'Ecole Supérieure de Guerre le souvenir d'un homme droit et doué des plus belles qualités intellectuelles et morales. Cependant ce dernier est ainsi jugé le 23 août 1918: *Ce Debeney voit très menu et est convaincu qu'il fait grand,* il est *ergoteur et donneur de conseils* le 8 septembre, *quinteux et insupportable* le 15, *montant une opération en horloger* le 5 octobre (après tout, c'est peut-être un compliment!), *gonflé d'orgueil* le 18.

Ce que l'on peut surtout reprocher à Fayolle, c'est qu'il ne revient jamais sur ses jugements antérieurs, même si les événements les ont infirmés. Le cas est particulièrement flagrant pour Franchet d'Espérey et Mangin. Son premier contact avec Franchet d'Espérey, dont il semble avoir ignoré le rôle de premier plan à la Marne en 1914, est du 6 janvier 1917: *je vais voir Franchet d'Espérey* (Commandant du G.A.N. auquel est rattachée l'armée Fayolle), *et reviens*

ahuri: il ne comprend rien. Le 28 janvier, il écrit: *Je ne crois pas que ce soit un grand homme de guerre!* et plus tard, dit sa satisfaction d'être *débarrassé de ce Franchet d'Espérey*, dont, dans la suite, il ne souffle pas un mot de la réussite brillante en Orient — et pourtant, cette campagne amène ce dernier dans cinq capitales des Balkans, et, si Clemenceau n'avait systématiquement entravé ses efforts, elle eût conduit, dès octobre 1918, les armées françaises au cœur d'une Autriche et d'une Allemagne complètement anéanties.

Pour Mangin, à partir de 1917, à jet continu, c'est l'insulte, et parfois la calomnie, car Fayolle, au lendemain de l'échec du 16 avril, relève avec quelque satisfaction que Mangin, comme Duchêne, est détesté des troupes et traité de « massacreur ». M. Henry Contamine nous prévient d'ailleurs qu'entre Fayolle et Mangin la différence de tempéraments était trop forte pour que les Cahiers n'en portent pas la trace. A priori, dans la glorieuse contre-offensive du 18 juillet 1918, *Mangin ne sait pas manœuvrer, et Degoutte est bien le meilleur.* Lors de la poursuite, à deux reprises, Fayolle écrira: *Il ne voit que lui, il est terrible cet homme.* On annonce que Mangin est remplacé le 22 octobre à la tête de la X^e^ armée; Fayolle pense qu'il s'agit d'une disgrâce *parce qu'il ne peut pas conduire sagement une bataille; il casse tout son monde.* En réalité Foch n'a envisagé cette relève que pour lui confier le commandement des opérations prévues en Lorraine, à la mi-novembre, pour porter l'estocade finale à un adversaire déjà bien mal en point. Nullement disgrâcié, c'est Mangin, le Lorrain, qui entrera à Metz, et manque de s'y tuer d'un accident de cheval. Il n'en est trace dans les Cahiers où, par contre, on relève le 14 décembre, jour de l'arrivée des Français à Mayence: *Attitude inconvenante de Mangin qui voudrait accaparer l'entrée pour lui seul. Il fait déjà de la popularité chez les Boches* — et le 3 janvier 1919: *ce dernier est toujours le même, dissimulé, hanté de popularité et du désir de réclame.* Et voici encore quelques pavés: *Cet homme mourra incorrigible, il est passionné de réclame, de cinéma.*

de bruit au point d'en perdre tout sentiment de discipline. (14 mai). *D'une personnalité absorbante, exaspérée, fou d'orgueil, dévoré d'ambition, il ne peut supporter l'idée d'être en sous-ordre,* etc... (22 mai). *Il est toujours mauvais et couve des projets étranges comme son regard* (11 juin). Peut-être la signature de l'armistice a-t-elle amené une détente entre les deux adversaires, car à la date du 28 juin 1919 (et les Cahiers se terminent là) on trouve cette seule annotation: *Dîner chez Mangin. Je suis entre Mme Mangin et Mlle Cavaignac (sœur de Mme Mangin). Concert et retraite aux flambeaux: il n'y a pas de Boches à la retraite.*

Au fond cette hostilité contre Mangin et ceux que Fayolle appelle les « Verdunois » (Nivelle, Passaga, Mangin, etc...) résulte de ce que le haut commandement et l'opinion ne lui semblent pas avoir reconnu ce fait, que je considère d'ailleurs comme évident: c'est la bataille de la Somme entamée en juillet 1916 par le général Fayolle qui a arrêté net l'offensive des Allemands devant Verdun, et a permis ensuite la reprise de Douaumont et mis fin à nos inquiétudes de ce côté. Ce ressentiment peut excuser son animosité contre Mangin, mais là où il dépasse toutes les bornes de la bonne foi et du bon sens, c'est lorsqu'il écrit le 26 avril 1917: *Evidemment Mangin ne sait pas le premier mot de la guerre. Et où l'aurait-il appris?.*

* * *

Je crois devoir m'arrêter quelque peu sur cette phrase, car elle caractérise un état d'esprit alors fort répandu dans l'armée française, et qui faisait considérer les « Coloniaux »[1] comme des militaires de deuxième zone, bons tout au plus à combattre des « nègres ».

Pourquoi cet ostracisme?

Avant 1914, dans nos écoles militaires, il y avait unanimité parmi les élèves sur le sens de leur vocation: il s'agissait

[1] C'est-à-dire les troupes de marine (dénommées Coloniales de 1900 à 1958). Cet ostracisme englobait souvent aussi la Légion étrangère et les tirailleurs nord-africains.

de prendre la revanche du désastre de 1870-1871, et de rendre l'Alsace-Lorraine à la France. Mais, pour atteindre ce but, à la sortie il y avait deux clans bien distincts: pour les uns, il fallait demeurer sur le sol de la métropole, et de préférence à nos frontières, prêts à prendre l'adversaire au collet. D'autres, au contraire, estimaient que les campagnes d'outre-mer, avec les responsabilités incombant aux officiers de tous grades, surtout en période d'organisation et de conquête, constituaient la meilleure école de commandement. En outre, selon la formule lancée par un jeune officier supérieur nommé Mangin, il serait sans doute possible de retirer de nos lointains territoires, en cas de conflit européen, des ressources de toutes sortes et particulièrement des combattants.

Seulement, ces séjours outre-mer n'étaient pas sans péril; la mortalité et la morbidité étaient grandes parmi ces troupes de marine, et l'avancement y était dès lors plus rapide. Leurs cadres avaient la gloire — et les galons!. Leurs camarades demeurés dans d'obscures ou austères garnisons de France les enviaient quelque peu, d'où un complexe d'infériorité, que d'aucuns s'efforçaient de transformer en un complexe de supériorité, — tout simplement en feignant d'ignorer leurs exploits, et en susurrant que « ces gens-là », comme disait mon capitaine — instructeur à Saint-Cyr, souvent dotés d'ailleurs de fâcheuses habitudes, feraient piètre figure sur les champs de bataille d'Europe! Lyautey, au lendemain de la première Grande Guerre, a donné un exemple fameux de cette mentalité. A son retour définitif de Madagascar en 1903, s'étant présenté à l'une des personnalités les plus élevées de la hiérarchie militaire, il exalte l'œuvre de son maître Gallieni, et s'entendra répondre: « Oui, oui, votre Gallieni est un grand préfet, mais il serait sans doute bien incapable de résoudre un thème tactique...» Et Lyautey de conclure « Gallieni, dix ans plus tard, ne s'est pas trop mal tiré du thème tactique imposé par l'avance de von Kluck presque aux portes de Paris. »

Il faut ajouter que les Coloniaux étaient alors systématiquement éloignés des postes-clés. Dans ses « Souvenirs », Messimy exprime son véritable remords de n'avoir pas, en 1912, étant ministre de la guerre, nommé Généralissime Gallieni, simplement parce que la nomination d'un « Colonial » à ce poste aurait fait scandale dans l'armée française. Le nombre des coloniaux admis à l'Ecole supérieure de Guerre chaque année était minime: toujours par monts et par vaux, servant sous des climats torrides avec le minimum de confort, ils étaient fort handicapés par rapport à leurs camarades métropolitains, dont certains trouvaient pour leur préparation, notamment dans les garnisons de l'Est, une véritable organisation de bachotage.

Comment ne pas s'étonner que Fayolle puisse dénier toute qualité de commandement à Mangin, et aussi à Gouraud, dont il écrit (7 janvier 1917) *peu intelligent, peu de métier*. Pourtant, quel bel apprentissage de leur métier, pendant trente ans, ces deux-là n'ont-ils pas réalisé au cours de multiples expéditions dans tous les bleds et toutes les brousses, avec des préparations minutieuses, la responsabilité de la sécurité et du ravitaillement des colonnes, et puis, comme l'a écrit Lyautey, les « balles de nègres, cela tue tout de même », et l'un et l'autre ont versé leur sang bien avant 1914. Gouraud a-t-il donc été le défenseur victorieux de Fès, Mangin le conquérant de Marrakech par un simple fait du hasard, sans que ces opérations aient été longuement pesées et mûries...?

Peu de métier? Mais où donc Fayolle a-t-il appris le sien? Est-ce dans des garnisons d'artillerie, sans grand contact avec les troupes d'autres armes, est-ce dans des Kriegspiels deux ou trois fois l'an, est-ce pendant les deux semaines de présence (et encore pas tous les ans!) au Camp de Châlons ou au Camp de La Courtine, où l'on étudiait bien plus la technique de l'artillerie (nos artilleurs étaient des virtuoses du tir) que la tactique générale? Certes, Fayolle avait été élève, et même professeur, à l'Ecole supérieure de guerre.

Mais de très grands chefs, comme Joffre et Weygand, se sont passés de ce diplôme, et d'ailleurs, Mangin, comme Gallieni, Largeau et quelques autres coloniaux en vedette, avaient eux-mêmes brigué et obtenu le brevet d'état-major en satisfaisant brillamment aux examens de sortie de la Grande école militaire.

Il paraît inutile d'insister sur l'enfantillage des assertions de Fayolle. Mais on peut penser aussi que ce préjugé ridicule contre le *peu de métier* des Coloniaux a été renforcé par ce que celui-ci considérait comme un affront personnel, c'est-à-dire l'attitude de certains chefs coloniaux à son égard au lendemain de la bataille de la Somme. En deux jours, au début de juillet 1916, le Ier corps colonial enlève d'un élan toute la première position allemande, au sud du fleuve, capturant 10 000 prisonniers et 100 canons. Magnifique succès, mais de caractère local, pense Fayolle, puisque le haut commandement n'a jamais envisagé une percée de ce côté-là. Mais ne fallait-il pas profiter de l'occasion en jetant dans cette brèche renforts et artillerie: c'est ce que demande avec insistance le général Berdoulat, commandant du Ier corps colonial (à l'état-major duquel je sers), et j'entends encore le général Fayolle, commandant la VIe armée, le rabrouer: « Casse-cou, Berdoulat, casse-cou ». En fait, faute d'être alimentée, l'offensive s'essouffle; on se stabilise, et recommencent les attaques locales, très meurtrières, avec des troupes qui resteront près de deux mois en secteur. Par surcroît les récompenses aux coloniaux sont chichement dosées. Aussi crient-ils partout leur mécontentement, qui n'est pas absolument injustifié, car M. Henry Contamine le souligne: alors qu'en quatre mois les Allemands ont progressé seulement de 8 kilomètres devant Verdun, les Coloniaux en deux jours ont progressé de plus de 6 kilomètres, et il y avait pour prolonger leur action sur le front de la VIe armée 17 divisions, dont 9 françaises.

Bref, Fayolle en veut à ce Berdoulat *bouffi d'orgueil* et à *ces bourriques de coloniaux* de l'avoir desservi auprès du

haut commandement et dans l'opinion, parce qu'il n'a pas exploité le succès du début de juillet. Il leur impute en janvier 1917 d'être relevé du commandement de la VI^e armée, qui est donné, suprême affront, à un colonial, Mangin! En réalité, Fayolle ne tardera pas à être nommé commandant du groupe d'armées du Centre [1].

* * *

Il n'y a pas que des petitesses dans les Cahiers du Maréchal Fayolle. Ses jugements sur la conduite de la guerre et la marche des opérations sont marqués généralement d'un grand bon sens, et on doit sincèrement regretter que ses conceptions tactiques et stratégiques aient rarement prévalu.

Tout d'abord, un gros bon point. Il ne s'est pas laissé hypnotiser par la formule de l'offensive à outrance du colonel de Grandmaison, formule qui, dans la pratique, s'est traduite par des hécatombes de combattants jetés sur les fils de fer barbelés et sacrifiés pour l'enlèvement ou la reprise d'un bout de tranchée, d'un cimetière, de la maison d'un passeur, tous objectifs d'une importance tactique purement locale, souvent minime. Et son mérite est d'autant plus grand qu'il doit résister à la pression de Foch revenant toujours à la charge avec son perpétuel *Attaquez, attaquez,* et compter même avec celle de certains de ses officiers d'état-major.

Feuilletons à ce sujet ses cahiers. Dès le 22 octobre 1914 en Artois, il écrit : *Jusqu'à quel point a-t-on le droit de sacrifier des vies humaines dans un but de peu d'importance?* Les attaques renouvelées et infructueuses devant Carency lui

[1] La hargne de Fayolle contre « les bourriques de coloniaux » vise les cadres et non les troupes coloniales pour lesquelles il s'est montré relativement bienveillant, surtout par comparaison avec ce qu'il dit d'autres unités, par exemple, lorsque le 6 janvier 1917, à propos de la Somme, il écrit « Comment remporter une victoire avec 2 corps d'armée (20^e Corps et 1^er Corps Colonial) », alors que les autres grandes unités (9^e Corps, 5^e Corps, 6^e Corps) « ne valaient rien ». Par ailleurs, il formule sur les bataillons noirs cette appréciation ... qui pourrait presque être signée Mangin! « *Les Sénégalais, dévoués, disciplinés, respectueux de la propriété et des femmes, chastes, braves au feu, tiennent mal cependant sous les marmites. Ils sont attachés à leur famille et lui envoient de l'argent. Agriculteurs pour la plupart. Au demeurant beaucoup meilleurs que les prétendus civilisés.* »

inspirent les lignes suivantes: *Je me demande si les grands chefs qui se mettent en avant dans la guerre actuelle ne sont pas ceux qui ne se préoccupent en aucune façon des vies humaines qui leur sont confiées. Attaquez, attaquez* (29 novembre 1914) et *Ce qui agite les grands chefs, c'est avant tout le désir de faire quelque chose pour se signaler* (28 décembre 1914). *Dès qu'un commandant d'armée a un succès et quelquefois il s'agit d'une bicoque, d'une tranchée de 50 mètres, d'un coin de bois, succès exagéré par le bulletin de renseignements, puis par les journaux, les voisins en veulent aussi, et lancent des attaques stupides, inutiles, sans tenir compte des pertes.*

Ce leitmotiv revient constamment et surtout tant que Fayolle commande une division et se trouve donc très près du soldat. Voici encore, le 8 mars 1915, une boutade sévère qui vise tout particulièrement Foch: *Jamais le commandement n'a consenti à une rectification de lignes... Parfois il aurait suffi de reculer de 40 mètres pour être solidement et sans danger sur le terrain... Ils sont bien dangereux les gens soi-disant à caractère, qui ne mettent jamais les pieds dans les tranchées, ne connaissent pas un mot de la nature de cette guerre spéciale et répètent: Attaquez, attaquez...*

Certains officiers d'état-major reçoivent aussi leur paquet: *Je ne pense pas que les grands chefs et les petits jeunes gens qui sont leurs satellites soient au point; ils sont trop loin du front, et ne savent pas comment se passent les choses dans la réalité...* (3 janvier 1916).

* * *

En bref, pendant toute la guerre, Fayolle demeure hostile aux attaques de détail et aux offensives qui n'apparaissent pas rentables, c'est-à-dire dont les résultats acquis ne compenseront pas les pertes en hommes et en matériel.

Il n'en est pas pour autant partisan d'une passivité, d'une temporisation qui semble avoir été longtemps la caractéristique de Pétain. Il ne cesse de rechercher la méthode à suivre pour venir à bout de cette gigantesque forteresse

allemande qu'il lui paraît oiseux et dangereux de se contenter de « grignoter », selon la formule malencontreuse attribuée à Joffre. Dès le 8 novembre 1914, il analyse les causes des insuccès de nos attaques localisées:

« 1° — *surtout parce qu'elles ne sont pas préparées, le commandement n'en laissant pas le temps,*

2° — *parce que la situation est mal connue,*

3° — *parce que les formations sont trop denses et manquent de profondeur,*

4° — *parce qu'il n'y a pas de réserves.*»

De ces constatations, Fayolle va déduire des enseignements logiques. Ne pas gaspiller ses efforts ni dans le temps ni dans l'espace. Une offensive doit être préparée longtemps à l'avance et dans le détail, et pas sur n'importe quel point du front: il faut choisir un terrain propice dans une zone difficile à défendre par un adversaire dont toutes les possibilités de résistance seront connues. Ce front d'attaque étant déterminé, il convient d'y mettre les effectifs voulus, échelonnés en profondeur pour alimenter le combat d'une position à l'autre, et se constituer de nombreuses réserves.

Fort de l'expérience de l'offensive, assez étriquée, d'Artois en mai 1915, il écrit le 1er juin: *Dans cette guerre de siège de campagne, il ne suffit pas d'ouvrir une brèche ; il faut qu'elle soit large d'une vingtaine de kilomètres au moins, sans quoi on ne peut se répandre à droite et à gauche... Il faut la faire avec toute une armée, et qu'il y en ait une autre prête à passer...*

A ce moment, nommé au commandement du 33e corps, il voit encore d'un peu plus haut, creuse la question, et note: *La percée! Il faut combattre sur 150 kilomètres au moins, et mettre en jeu trois armées, avec la volonté de percer sur 50, de façon à faire passer une armée, puis une autre, disponible à l'arrière... Il faut sortir de la guerre à « coups d'épingle ».*

L'échec des offensives d'Artois et de Champagne en septembre 1915 ne peuvent que renforcer Fayolle dans ses idées. Aussi, chargé de préparer une offensive sur la Somme

pour le printemps 1916, pense-t-il initialement que ses idées seront appliquées et que l'attaque s'étendra sur 100 kilomètres. Hélas! les événements de Verdun amèneront le commandement à retrécir de semaine en semaine la largeur du front d'attaque envisagé et l'importance des effectifs à engager. En fait, en liaison il est vrai avec une forte attaque des Britanniques, la VI^e^ armée ne mettra en ligne que le 20^e^ corps, au nord de la Somme, et, au sud, le I^er^ corps colonial épaulé à sa droite par une fraction du 35^e^ corps, soit un front offensif d'une quinzaine de kilomètres. Fayolle déclare n'avoir jamais pu savoir si Joffre et Foch espéraient vraiment « percer »! Lui, il ne le croit pas, — et c'est de là que viendront ultérieurement ses difficultés avec les Coloniaux.

L'offensive d'avril 1917 du Chemin des Dames se rapproche davantage de ses conceptions, tout au moins par l'étendue du front des deux armées attaquantes et l'importance des effectifs. Mais l'erreur des généraux Nivelle et Mangin est d'avoir transposé sur un vaste échiquier un dispositif valable devant Verdun pour des offensives à objectifs limités et sur des fronts étroits. Cette tentative audacieuse d'enlever au chronomètre plusieurs positions successives est d'ailleurs contrariée dès le début de l'assaut par des bourrasques de pluie et de neige qui entravent l'action de notre artillerie d'appui et de l'aviation. C'est un échec retentissant que Fayolle, dans sa haine de Mangin, enregistre froidement dès le 18 avril: *Le procédé Mangin est mort-né. Un enfant de dix ans le comprendrait. On ne peut aller du premier élan que jusqu'où le canon lui-même peut aller; après cela, le fantassin est livré à lui-même.* Cette dernière remarque est juste, mais à la décharge de Nivelle et de Mangin il faut dire que tous les déplacements pour pousser l'artillerie en avant ont été gênés ou empêchés par le mauvais temps. On regrette enfin que, ayant déjeuné avec Foch le 21 avril, Fayolle ait cru devoir noter: *Son premier mot a été: hé bien! voilà la revanche de la Somme!*

* * *

Le genre d'offensive que préconise Fayolle est donc à base de gros bataillons. Où les prendra-t-il?

C'est son souci constant: éviter des pertes à l'infanterie. On a vu sa condamnation formelle des attaques partielles si coûteuses. Il écrit le 1er janvier 1915: *Je m'emploie le plus que je peux à soigner, à ménager mes hommes jusqu'au jour où nous pourrons foncer sur les Boches en terrain libre.* Il prescrit de ne laisser en première ligne que le moins possible d'éléments, et au contraire d'échelonner les unités en profondeur. Pendant la course à la mer, dès le 11 octobre, il s'effraie de voir tous nos effectifs jetés dans la bataille *en ligne, en cordon* facile à crever. Lorsque cette croûte s'est légèrement consolidée, il écrit le 21 janvier 1915: *Les Allemands ne nous imitent pas; ils occupent assez faiblement les tranchées de tir et ont de fortes réserves en arrière.* L'emploi inattendu de gaz asphyxiants par les Allemands le renforce dans ses vues: *Un vent redoutable, et on peut très bien perdre notre première ligne: il faut être en profondeur.*

Cette préoccupation de se constituer des réserves disponibles le hante tout au long de la guerre, notamment en Italie et surtout au printemps de 1918, lorsque le coup de boutoir des Allemands sur la Somme risque d'amener une cassure définitive entre les armées françaises et les armées britanniques. Fayolle, commandant de groupe d'armées, est sévère pour les deux grands chefs qui le coiffent, et dont les tendances s'opposent. Il écrit le 27 mars: *...Pétain n'a pas de plan... Foch en a fait un, mais mauvais, qui est de rétablir le front dans la trouée entre Noyon et Amiens. Aucun n'a manœuvré, c'est-à-dire voulu former une masse en arrière, sur le Thérain, par exemple, la couvrir par la couverture reculant sur elle, et contre-attaquer.* Le péril est néanmoins conjuré, et Fayolle résume ainsi l'action de chacun: Foch a établi le plan, Pétain a fourni les moyens d'exécution et *c'est moi qui ai mené la bataille.*

Puis survient le désastre des 26-30 mai au Chemin des Dames. Pendant toute cette période, Fayolle, qui n'a aucune troupe dans la bataille, déplore qu'on ne crée pas une masse de manœuvre pour une contre-offensive, et qu'au contraire on ait envoyé dans le Nord un détachement d'armée (de Mitry) pour étayer les Britanniques. C'est une dispersion des efforts.

* * *

On ne peut s'étonner que l'artilleur Fayolle ait réservé un rôle prépondérant à l'artillerie dans ses conceptions de la bataille. Dès le 30 octobre 1914, il note: *Il faut organiser des escadrilles d'avions par régiment d'artillerie, les observateurs étant des officiers de l'unité.* Voilà une proposition pertinente, et qui mettrait fin à une sorte de répulsion des commandants de batterie à utiliser des avions pour des réglages (avec des procédés bien primitifs, tant qu'on n'a pas utilisé la T.S.F.), et surtout parce que dans bien des cas les observateurs n'appartenaient pas à l'artillerie et n'étaient pas familiarisés avec les méthodes et l'esprit qui y règnaient [1].

Au cours des opérations en Artois de 1915, Fayolle est amené à discuter souvent des possibilités de l'artillerie avec cet autre artilleur, Foch, trop optimiste et qui pense que celle-ci peut faire le vide total sur un objectif déterminé, et il écrit: *Ce n'est pas une position qu'il faut détruire en allant à l'assaut, mais toutes les positions successives. Mais aurons-nous assez de munitions? — et de pièces d'artillerie — et combien de temps pour les mettre en place?* C'est là un problème qui vise surtout l'arrière et l'effort doit porter principalement sur l'artillerie lourde. Celle-ci est demeurée jusqu'alors presque l'apanage de l'échelon Armée, ce qui rend les liaisons

[1] J'ai effectué un stage dans un excellent régiment d'artillerie à Poitiers dans les semaines qui ont précédé la guerre. Les procédés de réglage par avion étaient assez simplets. Lorsque le bras du commandant de batterie dirigé vers l'avion faisait un angle de 45° avec le sol, cet officier commandait le feu, et l'aviateur jetait un croquis où figuraient les points d'impact par rapport au but. C'était très lent, imprécis et j'entends encore le commandant d'une batterie déclarer: « C'est moi qui commande, et non pas ce bonhomme qui se balade dans le ciel, et n'est même pas artilleur... »

presque impossibles avec les unités d'assaut, et la répartition qu'il préconise le 18 juillet 1915 — les canons courts aux divisions, les canons longs aux corps d'armée — ne commencera guère à entrer en vigueur qu'au début de 1916. Bien entendu, priorité dans les combats à la destruction de l'artillerie ennemie *Rien à faire tant qu'elle n'est pas maîtrisée* (31 décembre 1915).

Ces conceptions trouvent leur pleine justification lors de l'offensive des Allemands sur Verdun, *grâce à l'artillerie qui écrase.* Fayolle écrit le 14 mars: *Comment expliquer leurs succès constants? Ils ont de l'artillerie lourde mobile, à tir rapide, et ils l'ont par organisation, c'est-à-dire qu'elle existe à demeure dans les divisions, corps d'armée, armées... et ils attaquent à la nuit tombante* (ce qui gêne notre propre artillerie).

Dans les dernières années de la guerre, les idées du général Fayolle sur l'emploi de l'artillerie en liaison avec les autres armes sont acquises, et la liaison infanterie-artillerie, notamment, est solidement ancrée dans les réflexes des combattants.

* * *

Naturellement, les Cahiers portent la trace de nombreuses méditations sur la politique générale du pays et la stratégie qui doit en découler, ainsi que sur les nouveaux armements. Interrogation cruciale: comment cette guerre aux fronts linéaires, sur lesquels s'équilibrent sensiblement les forces, pourra-t-elle se terminer? Grâce à des armes nouvelles? Fayolle évoque des *obus spéciaux sérieux: mais l'ennemi aussi en aura.* Du moins, dès mars 1915, réclame-t-il qu'on accroisse la puissance du feu de l'infanterie par une augmentation considérable du nombre des mitrailleuses. Il parlera peu des chars lors de leur apparition. Mais par contre il voudrait, pendant les combats d'Artois de 1915, disposer d'un nombre toujours plus élevé d'avions, et souhaite que ceux-ci puissent transmettre leurs renseignements par T.S.F. Le 1er juin, il élève le sujet: *la guerre aérienne prendra dans l'avenir une grande importance. Les petits l'emporteront sur*

les gros, le sous-marin contre le cuirassé, l'avion contre le dirigeable, le fil de fer contre la muraille, la tranchée contre la place forte, la mitrailleuse contre les plus gros canons... Guerre de microbes!

Alors, Fayolle a parfois de véritables crises de désespoir, notamment aux lendemains des offensives manquées. A ces moments-là, il envisage que la solution peut venir de l'ouverture d'un front extérieur, notamment par les Balkans (encore qu'en 1918 il ait gardé le silence sur la magnifique opération de « ce Franchet d'Espérey »), — ou encore de l'établissement d'un blocus économique des empires centraux, — ou encore d'actions diplomatiques qui nous procureraient de nouveaux alliés. Mais il se méfie beaucoup des Russes et des Anglais; il est particulièrement sévère pour ces derniers *qui ne travaillent que pour eux. Or, ils ont intérêt à ce que la guerre dure. Ils y gagnent de toutes façons. Ils ont avantage à ce que tous les peuples de l'Europe s'usent; ils resteront, pour cent ans au moins, les maîtres de la mer et du commerce mondial. Je ne fais aucun fond sur eux.*

Heureusement pour lui, ce grand croyant tourne les yeux vers le Ciel. Ses invocations constituent un leit-motiv apaisant. Au moment le plus tragique de l'offensive allemande de mars 1918, il écrit: *29 mars, Vendredi-Saint: le jour de Pâques nous serons sauvés, car le Boche est fort, mais peu intelligent, et il a fait une faute grossière... C'est une intervention évidente de Dieu qui a ressuscité au jour de sa résurrection les deux pays qui allaient mourir.*

* * *

De cette étude, plusieurs conclusions peuvent être tirées.

Tout d'abord, il est généralement inopportun, et fâcheux pour la mémoire d'un Grand Chef, de publier tel quel le contenu de ses carnets, surtout s'il leur a conservé un caractère intime et ne désirait vraiment pas les voir livrer à la publicité.

Ensuite, la mesquinerie de nombreuses appréciations de Fayolle sur ses chefs ou collègues ne le grandit pas: on eût

mieux aimé lui conserver l'auréole d'un Grand Chef — qu'il fut — doublé d'un excellent homme parfaitement modeste.

Ces réserves étant faites, ces souvenirs apportent des lueurs fort intéressantes sur les difficultés de toutes sortes qui ont assailli les grands acteurs du drame tragique des hostilités de 1914-1918. Fayolle est l'un des très rares, parmi eux, qui n'ait jamais connu de disgrâce pendant ce long cauchemar, et c'est sans doute parce que, à côté de chefs fougueux comme Foch ou Mangin, circonspects comme Joffre et Pétain, ou d'autres qui cherchaient un tremplin dans la politique, il a su faire apprécier sa pondération, son bon sens, et qu'on savait que cet homme, attaché aux vieilles traditions de notre pays, aimait et ménageait le soldat.

Je pense donc qu'en dépit de ses petitesses que j'ai soulignées, le Maréchal Fayolle demeure une des belles figures de l'armée française, et j'espère que dans son repos éternel il ne s'offusquera pas de ce jugement, et de l'hommage que lui rend ici une de « ces bourriques de coloniaux », dont il s'est cru victime.

Général de Division CR Jean CHARBONNEAU,
des Troupes de Marine

De la position des transmissions

1. GÉNÉRALITÉS — RAISONS DU PRÉSENT TRAVAIL

Les raisons de ce travail sont multiples.

La réorganisation de l'armée que nous venons de vivre — et que nous vivons actuellement — présente des aspects divers dont plusieurs touchent directement ou indirectement les transmissions:

— augmentation de la puissance de feu et de la mobilité des formations de l'armée de campagne,